

L'apport ethnique dans le tourisme des Laurentides

Christian Morissonneau

Volume 15, numéro 1, printemps 1996

Les Laurentides, quelles Laurentides ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075050ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1075050ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morissonneau, C. (1996). L'apport ethnique dans le tourisme des Laurentides. *Téoros*, 15(1), 26–29. <https://doi.org/10.7202/1075050ar>

L'APPORT ETHNIQUE DANS LE TOURISME DES LAURENTIDES

Christian Morissonneau

Christian Morissonneau
Département
des Sciences Humaines
Université du Québec
à Trois-Rivières

Cet article ne prétend pas faire la description exhaustive des représentants des communautés culturelles dans le développement touristique laurentidien. Il présente des données qui auraient besoin d'être affinées entre autres par le dénombrement, aussi par l'étude des motivations, de l'accueil des résidents et autres touristes québécois, des rapports inter-ethniques, de l'apport économique et socio-culturel, de l'entrepreneurship, etc., qui demeurent des champs d'analyse bien mal connus sinon inconnus (beaucoup de mémoires et de thèses possibles!). Que le lecteur y voie d'abord une introduction à ces études et surtout une invitation. Et puis, voilà que les études ethniques deviennent un des domaines où le para-scientifique donne le ton! Les solitudes vont durer encore longtemps...

Aux origines, la villégiature

L'ensemble géographique des Laurentides (régionalement traduit par les régions des Laurentides et de Lanaudière) n'attire pas seulement, depuis les débuts de la villégiature, que les Canadiens-Français catholiques. En beaucoup d'endroits, les anglophones et les représentants des autres ethnies ont lancé les premiers des fronts pionniers touristiques dans les sites attrayants des nappes d'eau et des montagnes. Ces villégiateurs ont contribué à la construction des régions. Les Laurentides en sont le meilleur exemple.

Il nous faut commencer par la description de ce mouvement. Si je pose que Terrebonne est une des portes des Laurentides, nous voyons la villégiature s'amorcer dès la fin du XVIII^e siècle, le long de la rivière des Mille Îles qui devient ainsi le premier Nord touristique de Montréal. Des représentants de la compagnie du Nord-Ouest, Mc Kenzie et Mc Tavish, font partie du tout premier groupe villégiaturant de Terrebonne. Et comme il s'agit de leaders, d'autres les imiteront avec leur résidences d'été cossues.

Au début de notre siècle, «...quelques Anglais possèdent des résidences au pied du Grand Coteau, et au-dessus de lui, dans les sables, les Terrebonne Heights sont piquetées de petits cottages britanniques et juls [...]. [...] ces résidences (maisons de campagne) se font de plus en plus nombreuses [...] (le long des Mille Îles) à Saint-Maurice, surtout français, à Rosemere, plutôt britannique; 3 000 touristes fréquentent la paroisse». (Blanchard, 1953:164).

À Saint-Lin, on compte quelques familles dont certaines jules «[...] dans les maisons devenues libres après l'émigration causée par la fièvre du fol: c'est l'avant-garde des

colonies jules de New-Glasgow et Sainte-Sophie-de-Lacorne». (Blanchard, 1953:162)

Ainsi, autant pour les francophones que les anglophones, le tourisme est né dans les Basses-Laurentides qui conserveront leur prépondérance face aux Hautes-Laurentides, au moins jusque dans les années 1920. Mais déjà des représentants des ethnies de Montréal et d'ailleurs participaient au mouvement touristique plus au Nord.

Les clubs de chasse et pêche

La dernière pelletée de terre sur la route de Saint-Jérôme à Sainte-Agathe-des-Monts, en 1856, fait assez de bruit qu'elle annonce le grand «bond en avant» touristique. Les clubs privés organisent des expéditions de chasse et de pêche pour les notables. Ceux-ci deviennent autant de leaders d'opinion qui donnent la notoriété «plein air» de cette région à peine ouverte. Le tourisme serait-il le principal produit attractif? Le rêve du curé Labelle de faire du Nord «une grande Suisse canadienne» allait-il se réaliser? Les villages se disputent aussi bien les Canadiens-Français que les «étrangers». Sainte-Adèle, qui ne connaît pas son avenir, envie Sainte-Agathe-des-Monts pour cette installation des riches cosmopolites. «Sainte-Agathe devient en peu d'années le centre de plein air de prédilection du gratin, d'une bourgeoisie canadienne, américaine et européenne qui s'installe autour du lac des Sables: le roi du sucre Baumgarten, le ministre Nantel, l'industriel et courtier John Herdt, le vicomte Raoul d'Ogier d'Ivry... y ont de riches villas». (Cité dans Laurin, 1989:362).

À tout le moins, voilà un endroit cosmopolite. La comtesse Ogier d'Ivry, qui est née au Mans en France, achète en 1891 la ferme du lac Manitou pour son fils Raoul dont elle souhaite l'établissement. C'est le patronyme que retiendra la municipalité qui se fonde trente ans plus tard. Un toponyme est ainsi né du nom de ce «villégiateur permanent». La «ferme» deviendra un «château» et le siège du club privé Manitou. Et Ivry-sur-le-Lac, avec ses riches chalets est surnommé le Westmount du Nord de Montréal... Du quartier ethnique au centre de villégiature!

Les plus riches des touristes sont plutôt membres des clubs privés. Ceux-ci attirent de nombreux millionnaires américains. Les plus connus pour les fortunés anglophones: le club Chapleau dans les Laurentides et le club Mastigouche dans Lanaudière, qu'on surnomme «le club des millionnaires» (américains) et qu'on dit le plus riche du Québec dans la première moitié du siècle. Le club Chapleau fondé en 1895, avec quelques notables francophones, est fréquenté par des capitalistes américains; aussi par les Shaughnessy et Spencer du Canadien Pacifique.

Investissements et vogue du ski

Au début du XXe siècle, une zone nouvelle s'ouvre au récréotourisme: les Pays-d'en-Haut, de Shawbridge au mont Tremblant. Le prolongement du chemin de fer favorisait les déplacements vers le plein air des hauts sommets et des nombreux lacs. Malgré l'énorme et rapide succès du ski, il y aura un flottement dans l'achalandage: la villégiature des Basses-Laurentides (et du Piedmont dans Lanaudière) attirent davantage de touristes, mais durant l'été, bien évidemment. Lanaudière ne fait pas partie de la zone touchée par la vague des skieurs à partir des années 1920, mis à part Saint-Gabriel-de-Brandon, pourtant assez peu accidenté. Le développement lanauois du ski, si on excepte quelques pentes peu spectaculaires, est récent. Il connaît le succès depuis une quinzaine d'années à Val-Saint-Côme et n'est pas lié à l'apport ethnique, que ce soit pour l'initiative ou pour l'achalandage.

La vogue du ski dans les Laurentides n'est pas venue d'abord d'une pratique canadienne-française. On va le voir.

Une date: 1905, où des membres du Montreal Ski Club, qui se contentent jusque là des pentes du Mont Royal, partent en train pour Sainte-Agathe-des-Monts et descendent, sur leurs skis primitifs, vers Shawbridge dans une expédition qu'ils répètent pendant quelques années. À partir de 1911, une sorte de ski de fond va être organisé par Émile Cochand, un instructeur originaire de Suisse. Il donne des cours et trace les premières pistes à partir de l'auberge de Sainte-Marguerite-Station. Les membres du Montreal Ski Club organisent à Shawbridge les premières compétitions. Ce petit village devient rapidement le berceau du ski régional.

Dans les années 1920, Sainte-Agathe-des-Monts prend la tête des aménagements et attire de plus en plus d'amateurs. En 1928, les compétitions de ski retiennent une clientèle variée et font du village «*le rendez-vous des sports des villes canadiennes et américaines*». (*L'Avenir du Nord*, 2 février 1928). Percy Douglas, celui qui a regroupé les clubs de ski de Montréal, de Trois-Rivières et d'Ottawa dans la Canadian Amateur Ski Association, pousse le CN à préparer des trains spéciaux pour les skieurs montréalais.

Ski de randonnée et ski alpin

Les premiers trains de neige en Amérique démarrent durant l'hiver 1927. Le Canadien Pacifique, organise aussitôt ses propres trains de neige. Il transporte, dès cette première saison, 11 000 skieurs. Les clubs de ski rappellent les associations de colonisateurs des décennies précédentes: «*Deviennent les pionniers de l'industrie touristique, les Percy Douglas, Charles Bosvik et surtout Herman «Jackrabbit» Smith Johannsen: ils fondent des clubs et leur talent d'organisateur les propulse dans la nouvelle élite régionale, composée de personnes étrangères à la région et souvent au pays*» (Fillon, 1981). Ce sont effectivement, pour la plupart, des personnes d'origine étrangère.

L'hôtellerie de luxe avait été lancée par des Anglo-Saxons, comme le Laurentide Inn à Sainte-Agathe-des-Monts ou le Gray Rocks Inn à Saint-Jovite. Cette dernière auberge est ouverte par un Américain, George Ernest Wheeler. Celui-ci,

né dans l'état de New York, venu pour un voyage de chasse, avait amené plus tard sa famille, séduit par l'environnement, et s'était installé sur les rives du lac Oulmet. Au début du siècle il lance l'auberge qui deviendra célèbre. Ses fils poursuivent l'entreprise. On les revoit dans un autre grand projet.

Le grand pionnier du ski dans les Laurentides et au Canada demeure le Norvégien, Herman Smith Johannsen, mort plus que centenaire, (1875-1987). En 1928, il organise pour les membres du Red Birds Ski Club, le premier slalom canadien. Des vraies pistes sont aménagées au mont Tremblant; elles permettent en 1931, d'organiser la première descente Taschereau, la plus ancienne course annuelle au Canada. Autre innovation américaine, cette fois à Shawbridge, un certain Foster installe le premier remonte-pente mécanique en Amérique du Nord. Construit avec un moteur Chrysler, on l'appelle le «Foster's folly», mais il fonctionne... et les skieurs sont emballés. Un autre américain, Fred Pabst installe le premier remonte-pente permanent à Saint-Sauveur-des-Monts en 1934. Ces appareils équipent très vite les stations. Les skieurs étrangers et *indigènes* ne peuvent plus s'en passer. La différence entre deux sports devient claire: il y a le ski de fond et le ski alpin (Laurin, 1989).

Johannsen poursuit la promotion du ski de fond toute sa vie. En 1932, il commence à tracer la piste Maple Leaf entre Shawbridge et Sainte-Agathe-des-Monts. En 1939, 1600 kilomètres de pistes sont tracés entre les villages. On trouve aujourd'hui la Gillespie, la Johannsen, la Western. Cette même année pourtant, le premier télésiège canadien au mont Tremblant fait trôner définitivement le ski-rot: le ski alpin. Ce sport déclenche la deuxième impulsion réussie dans le développement Saint-Jovite mont Tremblant. Les Américains sont encore de la partie à travers cette activité si prisée malgré son coût élevé. Le propriétaire du Gray Rocks Inn, Wheeler, fait venir d'Allemagne, en 1932, le moniteur Bill Pauly qui lance ici sa technique: le Berlin Squatt. Six ans plus tard, il grossit son équipe d'instructeurs avec deux Tyroliens bien connus, Hans Faulkner et Herman Gardner. Pour la petite histoire: Gardner entraîne Lucille, la petite fille de Wheeler qui devient, en 1958, la première Canadienne à gagner une médaille d'or en compétition internationale. Quand un Autrichien entraîne une fille d'Américains sur les pentes des Laurentides aux noms francophones!

Mont Tremblant Lodge

Mais l'apport entrepreneurial américain n'en reste pas là. Un habitant de Philadelphie, Joseph Ryan, en février 1938, escalade le mont Tremblant avec ses amis Lowell Thomas et Harry Wheeler. Nouveau curé Labelle, il «voit» l'immense développement touristique possible sur place pour le ski. Il appelle aussitôt l'intervention en capital de son ami financier de Wall Street, Ben Smith. Ryan va hésiter après avoir ouvert un chantier immense sur un territoire public... Le curé Hector Deslauriers, qui salt dans quelle crise économique se débattent ses paroissiens, intervient avec des pétitions et relance le premier ministre Maurice Duplessis qui croit déjà au projet, pour qu'il vende ou loue des terres publiques à Ryan. La veille de la deuxième Guerre Mondiale, au coeur des Laurentides, fruit de la collaboration entre un financier

et un entrepreneur étrangers, avec l'État et une paroisse, se bâtit un des plus gros centres de ski d'Amérique du Nord: le Mont Tremblant Lodge, avec son petit village très couleur locale. Le prestigieux *Times* lui consacre même un article. Dès le premier hiver, l'élite d'affaires américaine en fait un de ses lieux de rencontre internationaux. On sait dans les années 1990, l'investissement énorme fait à Mont-Tremblant par Intra West qui défie toute concurrence au Québec et sans doute au Canada.



Les Américains skieurs déferlent pendant des années dans les Pays-d'en-Haut, aussi bien à Mont-Tremblant, presque chez eux, qu'à Sainte-Marguerite, à l'Alpine Inn, entre autres. Ces mêmes américains vont jusqu'à surnommer «The Alouette Belt» leur zone d'activité, en mariant leur catégorisation à notre folklore! Dans Lanaudière, les Américains sont plutôt chasseurs et pêcheurs, clients des clubs comme Mastigouche. Des membres de la famille Kennedy organisent des expéditions de pêche au delà de Saint-Michel-des-Saints.

Sainte-Marguerite-du-lac-Masson

Un autre étranger allait donner un gros coup de pouce à Sainte-Marguerite-du-lac-Masson, un centre pourtant déjà apprécié. Il en fait une entreprise au moins aussi décisive pour ce village que Ryan le fait trois ans plus tard pour son village adoptif. Le baron Louis Empain construit le domaine de l'Estérel en 1936. Il est le dernier fils de la famille belge Empain-Schneider. Dès 1934, il fonde des compagnies financières axées sur le développement des Laurentides: crédit, immobilier, agriculture. L'hôtel de l'Estérel, dans un style architectural d'avant-garde, inauguré avec la musique de Benny Goodman, fait travailler les chômeurs des environs et devient une des perles de l'hébergement du Nord.

La villégiature ethnique

L'organisation du ski alpin et de ses centres hôteliers est spectaculaire. Elle nécessite un lourd investissement, sou-

vent étranger. La villégiature, autre face du tourisme dans les Laurentides, participe de l'apport ethnique. Il existe presque des clichés sur certains mouvements comme la place précoce des Juifs dans le développement de Sainte-Agathe-des-Monts: leur présence est restée aussi active. Poser la question: pourquoi des Juifs à Sainte-Agathe?, c'est attendre à peu près la même réponse qu'à la question: pourquoi des Russes à Rawdon? C'est souvent le hasard d'une installation, la reconnaissance du lieu, les réminiscences paysagiques, la diffusion par le bouche à oreille, l'instinct grégaire du groupe, et ainsi de suite.

Les Juifs qu'on se représente, au Québec, comme l'ethnie la plus urbaine, se rendent nombreux dans les Laurentides montréalaises. Raoul Blanchard, dans les années 1940, compte 400 familles juives à Prévost. Ils sont aussi à Piedmont avec des Ontariens et des Américains. À Val-Morin, à Val-David les «cottage, chalets, débordent chaque été d'hôtes Israélites». Il en dénombre aussi à Saint-Faustin et bien sûr à Sainte-Agathe-des-Monts. Aux limites de Lanaudière, Blanchard avance le chiffre de 250 familles juives de Montréal, à Sainte-Sophie-de-Lacorne, venus rejoindre «leurs coreligionnaires fixés dans cette localité».

La plus grande singularité ethnique, touristiquement parlant, est celle des

Russes. Lanaudière abrite, dans les limites de Rawdon, une véritable oasis russe de villégiature et de résidence. Tout commence en 1929 quand un dame Kaghinski ouvre une maison de pension. La réputation se répand d'un paysage de pinèdes à rendre nostalgique le moins sensible des Russes... De villégiateurs, de nombreux Russes sont devenus résidents. Plus de 50 familles sont installées, dans les années 1990. Le nombre des villégiateurs est plus difficile à évaluer. À Rawdon, vont aussi s'installer en saison et en permanence des étrangers en provenance d'autres pays de l'Europe de l'Est: des Polonais, des Hongrois, des Ukrainiens.

Cependant, si on excepte Rawdon, les Laurentides lanaudoises, n'ont pas attiré beaucoup les représentants des ethnies. Les deux régions ont évidemment des villégiateurs non francophones que nulle statistique ne dénombre. Il faudrait faire un relevé des taxes municipales de chaque municipalité et repérer tout nom à particularité étrangère... Les données du ministère présentent globalement les étrangers qui passent les frontières pour activité touristique. Néanmoins, celui qui connaît empiriquement les territoires municipaux de villégiature sait que chaque village ou presque a sa colonie «d'étrangers».

Ainsi Rawdon, dans les années 1930, après la perte de sa scierie, s'est mis au tourisme. Les chutes d'eau sont attirantes. On bâtit un lac artificiel avec une plage. L'endroit attire, en pleine crise, aussi bien les francophones que les

anglophones. La villégiature anglophone la plus ancienne dans le piedmont de Lanaudière doit être celle du principal de l'Université Mc Gill qui avait en 1862 une résidence d'été à Saint-Gabriel-de-Brandon. Cette localité deviendra, à partir des années 1930, un centre estival et hivernal très couru jusque dans les années 1960, mais beaucoup plus par les francophones.

Une unité biophysique, mais deux régions touristiques.

On peut ainsi, en conclusion, distinguer pour les Laurentides de l'Ouest (par opposition, comme le fait Blanchard, à celles de l'Est, de Québec à Maskinongé), deux zones ou deux Laurentides, qui correspondent aux deux régions administratives, pour ce qui est du tourisme ethnique. On peut le faire également pour le tourisme indigène. Il existe simplement deux modèles de développement touristique, qui fondent en partie leur identité, expliqués par la proximité de Montréal, les voies de communication, «les reliefs à ski», les investissements étrangers, la composition sociale des touristes (classes populaires et bourgeoise), la notoriété précoce, les leaders d'opinion, l'imagerie. Tous ces traits sont liés dialectiquement. On peut continuer à parler d'une unité géotouristique: les Laurentides, mais il existe une franche régionalisation qui permet, à chacun des territoires de penser et de faire le tourisme différemment. †

Bibliographie

- Beauchamp-Forget, Jacques, *Le ski dans les Laurentides, premiers et premières: chronologie illustrée (1905-1982)*. Saint-Sauveur-des-Monts, Groupe de recherche sur l'histoire du ski dans les Laurentides, 1983.
- Blanchard, Raoul, *L'Ouest du Canada français. Tome I, Montréal et sa région*. Montréal, Beauchemin, 1953.
- Le centre du Canada français*. Montréal, Beauchemin, 1947.
- Brière, Roger, *Les Laurentides montréalaises, pays de tourisme*, Bulletin de l'Association des géographes de l'Amérique française, II:97-106, 1967.
- Filion, Mario, *Une histoire des Pays-d'en-Haut*. s.l., Société d'histoire des Pays-d'en-Haut, et Circa, 1981.
- Fournier, Marcel, *Rawdon: 175 ans d'histoire*. Joliette, s.e., 1974.
- Katz, Elliot, *Golden era of Laurentia skiing*, Canadian Geographic, vol. 97, déc. 1978, janvier 1979.
- Laurin, Serge, *Histoire des Laurentides*. Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1989.
- Lundgren, Yan, *Le développement des entreprises d'hôtellerie dans les Laurentides montréalaises entre 1924 et 1965*, Bulletin de l'Association des géographes de l'Amérique française, II:113-121, 1967.
- Morissonneau, Christian, *Guide de Lanaudière*. Joliette, Conseil de la Culture de Lanaudière, 1985.
- O'Rear, John, *The Mont Tremblant Story including Skiing the Mont Tremblant Way*. New York, Barnes, 1954.
- Saint-Amour, Jean-Pierre, *La villégiature au Québec. Problématique de l'aménagement du territoire*. Hull, Éditions Astico, 1979.
- Soucy, Danièle, *La vallée de la Diable: de la hache aux canons à neige*. Saint-Jovite, s.e., 1983.
- Viau, Robert, *Le tourisme dans les Laurentides*. Université de Montréal, thèse de maîtrise en géographie, 1957.